

l'undes domestiques, témoin du vol, et accompagnée par MM. Wilson, Fourn et Sonntag, parti à 7 heures du soir et retourna, le lendemain, la trace des voleurs à Tlascala. Quel fut le sort des voleurs? Le Mexicain extraordinary l'a raconté assez exactement dans sa relation.

L'expédition revint le samedi soir, nous ramenant un cheval et quelques effets de peu de valeur, à l'exception du Dr Sonntag qui a eu la chance de retrouver sa redingote. Quant aux instruments qui appartiennent au gouvernement et non au Dr Sonntag, les plus précieux ont été brisés ou n'ont pu être retrouvés. La commission a perdu, en outre, 5 mules et 5 chevaux.

Privé de tout ce qui était nécessaire pour faire une expédition scientifique sérieuse et consciencieuse, j'ai eu devoir revenir à Mexico, afin de réparer nos pertes et de repartir au plus tôt. Le Dr Sonntag a pensé qu'il pouvait exécuter le travail qui le regarde personnellement, et qui consistait à opérer l'ascension du Pic de l'Orizaba, à en déterminer la position et les hauteurs. Il a donc continué sa route, en compagnie de ces Messieurs, dont plusieurs se rendent à Veracruz. Avant de quitter Huamantla, je rédigeai un témoignage écrit de notre profonde gratitude envers le général de la Porcilla, qui nous accueillit et aidés avec tant de bienveillance, et le capitaine H. Wilson en fit autant pour le brave commandant Anastasio Fuentes qui, par son énergie et sa perspicacité vraiment extraordinaire, avait éclairci sa petite troupe et avait vengé les droits de la société outragée. Ces deux documents ont été signés de nous tous, et remis par moi à ces deux Messieurs.

Telle est, Monsieur le rédacteur, la relation exacte de ce qui s'est passé. Votre impartialité me fait espérer que vous voudrez bien l'insérer.

J. LAVERRIERE.

LES DERNIERS EXILÉS.—L'Eco prétend qu'on les a fait revenir de Talpam, où ils s'étaient réfugiés, et que leur destination sera l'Yucatan et non Acapulco. Ils ont dû partir escortés par les troupes de la conduite, pour Veracruz, où ils seront embarqués pour la Péninsule.

L'Eco insère un communiqué de ces exilés, rendant un tribut d'hommages et de reconnaissance à Madame Ana Furlong de Guerra, qui est venue les trouver dans leur prison, à Talpam, leur a adressé une allocution et les a accompagnés à Veracruz, où elle a distribué une somme d'argent entre eux.

LA PRESSE.—Nous avons reçu, hier, le premier numéro d'un nouveau journal, la Union, dont l'édition est signée par M. Eugenio Herrera.

Le Monitor annonce l'apparition prochaine, à Mexico, de la Hoja conciliadora, journal destiné à combattre, dit-on, la candidature de M. Lerdo de Tejada; celle de l'Observador, dont on ne dit rien, et celle de l'Insurgente, dont le titre même est une révélation.

A Durango, il a paru un journal de l'opposition, La Luciferina, dont les rédacteurs sont MM. Francisco G. del Palacio et Pedro Escobar.

Encore un nouveau journal à Oajaca: El Candidato! ses articles sont signés par M. Francisco Perez.

P. S. Il paraît que le premier numéro de la Hoja conciliadora a paru hier; nous ne l'avons pas reçu. Il porte la candidature présidentielle de M. Comoufort et combat celle de M. Lerdo qu'il propose pour candidat au prochain congrès.

Ce journal ne paraîtra que tous les lundis à neuf heures de matin.

CHILAPA.—On écrit d'Acapulco qu'à l'arrivée, à Tixtla, des forces du gouvernement de Guerrero, commandées par M. Diego Alvarez, les indiens s'enfuirent dans les montagnes où ils sont encore.

PROCES DE PRESSE.—La D.ension, de Morelia a été dénoncée et poursuivie, de par la loi Lafargue.

M. VIDARRI.—L'Eco s'était trompé de date en arrivant 5 jours avant qu'elle eût lieu, l'arrivée de M. Vidaurri à Mexico. M. Vidaurri est arrivé dimanche, en compagnie de MM. Galindo, Garcia Rejon et Granados. Un grand nombre de libéraux s'étaient portés à sa rencontre et il est descendu chez M. Ignacio Jauregui.

MALADIES.—Le Monitor annonce que MM. Comoufort et Lallave ont été indisposés, ces jours derniers.

M. JUAN JOSÉ BAZ.—Plusieurs journaux prétendent que M. le gouverneur du District partira pour Veracruz, à la tête d'une des brigades qui sont destinées à ce point, s'il y a guerre.

PATRIOTISME.—MM. Agustin Mora de Basadre, le licencié Francisco Hernandez Carrasco et Ignacio C.

Ocañiz ont offert au gouvernement leurs services dans la guerre avec l'Espagne. La garde nationale d'Orizaba et le club de la Independencia d'Oajaca se sont également offerts à servir dans la guerre.

M. TEODOSIO LARES.—L'Estadarte nous apprend que M. Lares, l'ancien ministre de Santa-Anna, est rentré dans la république pour qu'on examine sa conduite, et que le gouvernement lui a donné l'ordre de se rendre à Jalapa.

NOMINATIONS.—Ont été nommés: M. le licencié Nicolas Lopez Garrido, juge de première instance de Silacoyapan; M. le licencié José Santos Urdá, juge de Tehuantepec; M. José María Robledo sous-préfet de Petapa; M. le licencié Ignacio Arístain, juge de première instance d'Atlix, et M. le licencié Ramon Ortigosa, second rapporteur de la cour de justice d'Oajaca.

M. le licencié Francisco Garcia Anaya, nommé juge spécial pour limiter (deslindar) les terrains vagues de la partie de l'isthme de Tehuantepec qui se trouve du côté de l'Atlantique, est parti, ces jours derniers, pour sa destination.

NÉCROLOGIE.—M. Manuel P. Bussy, secrétaire de l'Agence mexicaine à Londres, est mort à Paris, le 18 mars, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

LA CONTRIBUTION SUR LES IMMEUBLES ET SUR LES LOYERS.—On nous a remis la communication suivante:

Ministère des finances et du crédit public.—Section première.—Conformément à l'article 14 du règlement de la loi du 26 au contraire, relative aux contributions sur les propriétés et les loyers, il a été nommé, par ce ministère, comme percepteurs dans les huit curies des mayores qui divisent cette capitale, les personnes suivantes:

- N° 1, M. José María Izaza é Barbe;
  - 2, Manuel María Villaseñor;
  - 3, José Larrea;
  - 4, Francisco Lejarazu;
  - 5, Mariano Acevedo;
  - 6, Manuel Gollia;
  - 7, Jorge Murphy;
  - 8, Manuel Enriquez.
- «Ce qui est porté à la connaissance du public pour les fins correspondantes.—Mexico, 30 Mai 1857.—José María Urquidí.»

POUR NEW-YORK.—Parti avant-hier, de Veracruz pour New-York, avec échelle à Campêche, la barque mexicaine Nueva Carmelita, cap. G. Gonzalez, portant à son bord 10,448 piastres 75 cent. en effets nationaux et 6,100 piastres en argent monnayé.

M. MUNGUIA.—On lit dans l'Estadarte: «La Cruz a publié dernièrement une longue lettre pastorale issue par l'illustre évêque Munguia, pour tenter de justifier la conduite des évêques qui ont déclaré illicite le nouveau code politique de la République. M. Munguia s'y plaint de n'avoir pas toute liberté d'imprimer ses productions, ce qui ne l'empêche pas de publier sa pastorale et de déclarer de nouveau qu'il n'est pas licite de jurer divers articles constitutionnels.

M. l'évêque prétend également réferer dans cet écrit, ceux de M. Alvarez et d'autres qui ont paru relativement au serment.»

PASSAGERS.—Sont partis de Veracruz, pour la Havane, le 28 du courant, les passagers suivants: Fabian Tamai; Fr. Antonio Ramon Pratts y Rosollo; Antonio del Rio y Gomez; Francisco Sterling; et sa famille; José María Haza; Lo on Pontelli; Francisco Trujillo; Francisco Gutierrez Pón.

LA CONSPIRATION DU 26.—Nous croyons inutile d'accompagner d'aucun commentaire la communication suivante, qui nous a été transmise par le gouvernement du District trop tard pour que nous ayons pu l'insérer dans notre dernier numéro:

Gouvernement du District de Mexico.—Excellence; Par les avis de la police, j'ai su qu'il se préparait un mouvement révolutionnaire pour la nuit d'hier, et, en conséquence, à dix heures du soir, je fus observer la maison dans laquelle on m'avait averti qu'avaient lieu les réunions, et qui est celle du numéro 54 du Puente de Alvarado. Assuré de l'existence de laite réunion, je me décidai à entrer dans la maison en prenant les mesures qui me furent possibles pour empêcher la fuite des conspirateurs, et je m'emparai des individus qui sont désignés sur la liste ci-jointe. Interrogés par moi,

ils donnèrent les réponses les plus frivoles pour justifier leur présence dans la maison, à laquelle ils prétendaient être venus pour se divertir, bien qu'il n'y en eût pas la moindre apparence; mais l'un de ces personnes arrêtées (Zandjas), avoua qu'elle avait été convoquée par Aguilar, pour se rendre dans cette maison; afin de prendre part à la révolution qui devait éclater le jour que fixerait la junta quise réunissait. J'adressai même tems à V. E. les documents qui ont été trouvés au pouvoir de certaines des personnes arrêtées, et prouvant qu'elles travaillaient constamment à troubler l'ordre. Bien que j'aie rendu compte verbalement de ces événements à S. E. M. le président, il me parait opportun d'en informer V. E. et de vous faire savoir, en même tems, qu'en accomplissement des ordres de S. E., les prisonniers désignés sont déjà au grille.

—Dieu et liberté.—Mexico, 27 mai 1857.—Juan José Baz.

A. S. E. M. le ministre de l'intérieur. «Dont copie.—Mexico, 29 mai 1857.—Manuel Lombardini, oficial mayor.»

SAN AGUSTIN.—Dimanche, ont commencé les fêtes de San Agustín, qui vont se continuer, aujourd'hui. Il y avait assez de monde, et les jeux divers ont été fort animés. Il paraît que, généralement, les monteros ont été malheureux, et l'on cite, parmi les joueurs, une demi-douzaine de favoris de la fortune, quelques uns même pour une forte somme.

Nous conseillons à ces derniers de jeter l'ail, en passant, sur une affiche qui était placardée sur les murs de San Agustín et qui attirait beaucoup la curiosité publique. La voici:

A CEUX QUI GAGNERONT.

Très important.

La fortune se présente souvent dans la vie; il ne faut que savoir en profiter.

Le sousigné offre de vendre, aux favoris du sort: Des haciendas dans toutes les parties de la République, et à tous prix.

Des établissements de commerce et d'industrie, de d. Des immeubles à Mexico et dans ses environs, de d. Des actions de mines et industrielles, crédits, etc., etc., de d.

Cessions de fabriques, de maisons de commerce et autres.

Et, en général, affaires à la portée de tout le monde. Agence générale d'affaires, rue de la Palma N° 1.

PAULO LEACTAD.

Nous ne savons si cette annonce a été vendue à M. Léautaud beaucoup d'haciendas et de maisons, mais il a fait ainsi de la publicité bien placée, et nos lecteurs en trouveront ici l'écho dans nos colonnes.

LA NACION.—Ce journal n'a pas paru hier; on nous a dit qu'il avait été suspendu par ordre.

LA CONDUTE est arrivée heureusement, hier, à San Martín, et a suivi sa route sur San Bartolo.

PAS DE NOUVELLES.—Il est arrivé, avant-hier, une goélette américaine de la Nouvelle-Orléans à Veracruz, mais le télégraphe nous apprend qu'elle n'a apporté que de vieux journaux, et que ses nouvelles ne sont en rien plus récentes que celles qui ont été reçues par le packet anglais.

ITALIE.

Correspondance particulière du TRAIT D'UNION.

Turin, 28 avril 1857.

«Cosi il governo con anfibio metro «segna tre passi avanti e quattro indietro.»

Tel est le refrain populaire qui court, aujourd'hui, de bouche en bouche, dans ce pays, et c'est avec raison que le peuple raille ses mandarins, car il paraît que ces derniers se sont proposé de suivre un système alternatif de vigueur et de mollesse parfaitement calculé pour mécontenter tout le monde. A la suite des marques d'énergie et, l'on pourrait dire, les provocations du gouvernement de Turin vis à vis de celui de Vienne, sont venues les concessions faites par le premier, non pas à la cour autrichienne, mais à celles de France et d'Angleterre, et dans le sens autrichien.

conserva plus de doutes sur la réalité de la mort du pauvre diable, et, se redressant, il réclama au parti qu'il devait prendre en pareil cas. A ses pieds se trouvait un vieux portefeuille de cuir, tombé sans doute de la poche du colporteur. Désirant obtenir quelques renseignements sur la victime de ce tragique événement, il ramassa le portefeuille et l'ouvrit. Au milieu de plusieurs papiers insignifiants, il découvrit trois passe-ports délivrés par des municipalités différentes à des personnes de noms différents, bien qu'elles exerçassent également la profession de marchand ambulante. Mais ce qu'il y avait de singulier, c'était que le signalement de chacun de ces personnages se rapportait exactement à celui de l'inconnu, qui pouvait ainsi, selon les circonstances, prendre un de ces trois noms, à son choix.

Cette particulaire révéla l'idée au voyageur qu'il avait affaire à un proscrit qui s'était caché sous ce déguisement pour sauver sa tête. Il se mit donc à l'examiner avec plus d'attention; mais vainement chercha-t-il dans la personne ou l'équipage de cet individu mystérieux quelque indice qui traitât l'étranger rentré ou l'aristocrate en détresse. Aucun bijou n'avait été oublié dans sa toilette. Son linge de grosse toile, ses bras couverts de tatouages, ses mains rudes et calleuses, tout prouvait que l'extérieur de cet homme ne pouvait tromper; c'était bien réellement un de ces colporteurs si nombreux alors dans toutes les provinces du ci-devant royaume de France.

Pendant que le cavalier se livrait à cet examen il lui sembla que le corps, si longtemps immobile, avait fait enfin un léger mouvement. Encouragé par ce symptôme favorable, il recommença ses frictions avec une ardeur nouvelle. Cette fois, il eut la satisfaction de reconnaître que ses soins n'étaient pas inutiles. Les

mouvements du blessé devinrent de plus en plus sensibles, la couleur reparut sur ses joues pâles; si bien que le charitable voyageur crut devoir le laisser en repos et permettre à la nature seule d'achever la réaction si heureusement commencée.

Bientôt le colporteur s'agitait convulsivement, et un spasme mal articulé s'échappa de ses lèvres. Puis il essaya de se soulever sur une main, tandis que de l'autre il paraissait menacer un ennemi invisible; mais ces efforts prématurés l'épuisèrent sans doute, car il retomba la face contre terre et redevenu complètement immobile.

Enfin, au bout de quelques minutes, il se leva sur son séant et se mit à promener autour de lui des yeux égarés.

—Eh bien! citoyen, vous trouvez-vous mieux? demanda le jeune homme à la carmagnole.

Le colporteur ne répondit pas. Cette voix inconnue, quoique amicale, paraissait lui inspirer plus de crainte que de reconnaissance; il attacha sur l'obligeant voyageur son regard dur et farouche, comme s'il n'eût pu apprécier encore les bonnes intentions qu'on avait pour lui.

—Allons, lami, poursuivit son bienfaiteur, reprenez courage... J'aime à croire que votre blessure ne présente aucune gravité; permettez-moi cependant de vous conduire à la plus prochaine habitation, afin qu'on puisse vous soigner d'une manière convenable.

Toujours même silence, bien que le colporteur dût être en état de répondre, ne fut-ce que par signes et par monosyllabes. Ses yeux se fixaient maintenant avec un intérêt particulier sur le portefeuille de cuir que le jeune homme tenait machinalement à la main. Le voyageur devina sa pensée, et lui présenta cet objet. Que

l'autre saisit avec avidité et s'empressa de faire disparaître. Poussant la complaisance jusqu'au bout, il alla encore ramasser la boîte aux marchandises, la canne et le chapeau qui étaient éparés sur le chemin, et il vint déposer tout cela devant le blessé. Celui-ci se coiffa de son chapeau, saisit son gourdin comme pour s'en faire une défense, et, rassuré par cette reprise de possession, il manifesta plus de tranquillité. Cependant, comme il continuait à se faire, l'autre lui dit avec impatience:

—Mortien! citoyen, êtes-vous sourd? êtes-vous muet? Vous ne pouvez, du moins, refuser de me dire quels sont les malfaiteurs qui vous ont mis dans le misérable état où je vous ai trouvé? Les connaissez-vous? De quel côté se sont-ils échappés? Allons, ne craignez rien de moi; je suis juge de paix du canton de N... et mon devoir de magistrat m'oblige à m'enquérir des crimes et des délits qui se commettent dans ma juridiction.

Cette fois le colporteur eut un mouvement bien marqué de défiance. Cependant il fit un effort sur lui-même et répondit en détournant la tête:

—Eh! qui vous dit, citoyen, qu'il s'agisse d'un crime? Je suis tombé là par accident.

—Un accident? C'est impossible!

—Rien de plus vrai pourtant, continua le blessé dont la voix s'adoucisait à mesure qu'il recouvrait sa présence d'esprit, et qui finit par prendre un ton de bonhomie tout à fait persuasif. J'étais allé à cette ferme que vous voyez là-bas pour offrir mes marchandises aux bonnes gens de l'endroit. En revenant, j'ai voulu couper au plus court, afin de regagner la grand-route et j'ai pris le sentier qui traverse les herbages. Comme je franchissais ce dernier chemin, le pied m'a manqué, le poids de ma balle m'a emporté, et je suis tombé rudement.

Suivant la coutume constamment suivie en Sardaigne, depuis très longtemps, on célèbre, chaque année, de grandes manœuvres militaires qui n'ont été interrompues que ces trois dernières années, et cela, par suite de la guerre qui tenait occupée en Crimée une grande partie de l'armée sarde.

La lutte terminée, et l'armée rentrée dans son pays, le gouvernement voulut reprendre l'ancienne coutume, et donna les ordres convenables pour qu'on réunit dans les environs d'Alexandrie les troupes qui devaient prendre part à ces manœuvres. La Cour de Vienne voulut voir, en cela, une espèce de manifestation menaçante et se plaignit à la toute-puissance qu'exerce, en ce moment, en Europe, l'alliance anglo française; les représentants de cette alliance s'adressèrent, alors, par l'intermédiaire de leurs ministres à Turin, à Victor-Emmanuel, auquel ils recommandèrent de ne pas donner de nouveaux motifs de mécontentement au monarque autrichien, et ce dernier s'empressa de satisfaire aux désirs de ses augustes alliés, de sorte que le camp de manœuvres ne sera établi ni à Alexandrie, ni ailleurs. Ainsi, l'on aura la paix.

Cependant, les relations diplomatiques ne se renouent pas, et très loin de là la Cour de Vienne se montre chaque jour plus obstinée et se refuse à entendre parler d'arrangement aussi lointains que notre gouvernement ne chantera pas la palinodie et ne demandera pas pardon aux Autrichiens. La France et l'Angleterre se sont convaincues qu'il n'y a rien à espérer de Vienne, et elles présentent aujourd'hui de toute leur influence sur la Cour de Turin, afin qu'elle donne quelques explications sur lesquelles on puisse baser un commencement de négociations. Les voyages des courriers extraordinaires entre Turin et Paris se renouvellent avec fréquence; le télégraphe travaille sans cesse; les entrevues des ambassadeurs occidentaux avec nos ministres sont presque quotidiennes; on dit que ces diplomates ont l'habitude de s'adresser plus haut qu'au ministre des affaires étrangères et l'on ajoute même qu'ils ont, dans quelque occasion, fait vaciller l'affection que le roi porte à ses ministres. Il est des jours où le bruit a couru, et ce bruit, que le comte de Cavour allait être renvoyé, et que c'était là une mesure préliminaire pour ouvrir les négociations avec l'Autriche. Le roi comprit sans doute les graves conséquences que cette mesure pourrait produire dans l'opinion publique, et il n'osa pas donner à ses alliés cette preuve de bonne volonté qu'ils lui demandaient. Le comte de Cavour jouit ici d'une popularité dont je ne me hasarderai pas à approfondir les bases. A force de parler de l'Italie, il en est venu à faire croire que sa pensée unique est celle de la résurrection de la nationalité italienne, alors que, peut-être, la seule chose à laquelle il aspire est d'agrandir les limites du royaume de la maison de Savoie à laquelle il dédie, bien plutôt qu'à l'Italie, tous ses efforts. Quoiqu'il en soit, il est de fait certain que le comte de Cavour jouit de quelque popularité ici et même dans tout le reste de l'Italie. Le renvoi de ce ministre eût été, non pas seulement une ingratitude de la part du roi, mais encore une mesure qui aurait nu considérablement à ses projets ambitieux. Aujourd'hui, cette crainte a disparu et le comte de Cavour est mieux assis que jamais dans son fauteuil ministériel.

On parle d'une circulaire que, sous la date du 2 avril dernier, a envoyée le comte de Buol aux repré-

Ma tête a porté sur ces pierres pointues, ce qui m'a étourdi... Mais cela va mieux maintenant; je suis dur au mal et passablement solide, je vous le garantis! Il s'était relevé péniblement et raccommoiait de son index sa boîte brisée. Le jeune homme à la carmagnole examina les localités environnantes; son œil exercé ne remarqua rien qui pût démentir les assertions du colporteur; tout semblait au contraire les confirmer.

—Tout mieux si dans votre fait il n'y a pas de crime à punir, reprit-il, car la justice est bien impuissante au temps où nous vivons. Eh bien! citoyen, poursuivit-il, quel parti allez-vous prendre maintenant? Je ne puis croire que vous soyez en état de continuer votre route avec un fardeau si lourd.

—Ne vous inquiétez pas de cela, répliqua le marchand avec une colère mal déguisée; j'en ai vu bien d'autres! Si j'avais seulement une goutte d'eau-de-vie à boire, il n'y paraîtrait plus dans cinq minutes... Mais, grand merci de vos peines, citoyen; maintenant, allez à vos affaires pendant que j'irai aux miennes... Salut et fraternité!

En même temps, il avait chargé sa balle sur son épaule, et, appuyé sur son bâton noueux, il voulut partir. Mais il présumait trop de ses forces; au bout de deux ou trois pas, il pâlit et chancela. Obligé de s'arrêter de nouveau, il déposa sa boîte à terre et s'assit dessus en proférant un effroyable blasphème.

Le jeune voyageur l'observait d'un air de compassion.

—Décidément, reprit-il, je ne puis vous abandonner dans l'état où vous êtes; ce serait de l'humanité, et quoique je sois très pressé, je ne veux pas avoir à me reprocher cette mauvaise action... Ecoutez, brave homme, je vais au Breuil, ces habitations que vous apercevez